

Trompe-cœur

Je l'avais déjà remarquée lors de mon aménagement il y a deux ans, et franchement, je la trouvais à l'époque très ordinaire. Certes, elle était bien faite. D'accord, le dahlia piqué dans ses cheveux était superbe. Bien sûr, la tache café-au-lait qui constellait sa joue lui faisait un joli tatouage. Évidemment, aucune malice dans ses yeux où seule brillait l'espièglerie. Sans aucun doute, elle tendait le bras vers le ciel pour qu'une mésange ou un chérubin s'y recueille. Assurément, ses paupières cuivrées étaient un présent du soleil. Oui, les plis de sa robe abritaient la nuit des reflets de lumière. Mais voilà. Elle n'avait pas encore ce charme secret, indéfinissable, ce « je-ne-sais-quoi » qui fait d'une personne quelconque quelqu'un de spécial.

« Spéciale », elle l'aurait été pour moi si tous les autres habitants de l'immeuble en face ne l'étaient pas déjà. Le fier hidalgo qui se pavane sur le balcon voisin, une fraise au collet et la rapière au flanc, par exemple. Comment diable le XXI^e siècle a-t-il pu l'épargner ? Toute une énigme. Il y a aussi cette adorable matrone, de l'autre côté, qui continue d'égarer ses lunettes et arrose consciencieusement tout autour de son citronnier en pot, ratatiné depuis belle lurette. La brave femme. Si elle savait que le filet d'eau inonde les feuilletts du philosophe de l'étage en-dessous, assainissant sa prose sous son regard impuissant ! Je pourrais vous parler de l'astronome au deuxième étage, toujours occupé à lorgner l'étoile qui sort prendre l'air au balcon du sixième, mais aussi du physicien, au cinquième, qui plie des billets doux en avions de papier pour les faire voltiger jusqu'à la fenêtre de la jeune poétesse du troisième. Dommage. Le vieux barbon du quatrième les intercepte toujours. Mais peut-être qu'un jour... J'avais appris à connaître les caprices des uns, les lubies des autres, bref ; les fantaisies de tous, enfin. Et là où les gens riaient de la bêtise ou de l'ingénuité des habitants de l'immeuble rose, moi j'avais appris à les aimer. Tous. Sauf l'hidalgo.

Alors évidemment, au milieu de tous ces phénomènes, le charme de ma Vénus en pâtissait. Elle se confondait. Imaginez. Vous êtes dans une vallée sauvage et immense. Des millions de fleurs à vos pieds sont bercées par le vent. Tulipes, roses, cosmos, pivoines, coquelicots... Partout des couleurs, partout des nuances, partout des fragrances. On vous demande de cueillir la plus belle. Laquelle choisirez-vous ? Moi, je sais. Aucune en particulier. « Toutes se valent », penserez-vous. Et l'élue sera finalement cueillie au gré du hasard et de vos allergies.

Imaginez à présent que vous foulez le sol stérile d'un *no man's land*, et que parmi les ventres ouverts par les obus où festoient les rats, qu'entre les mains et les jambes hâves disséminées ici et là, cachée par une pile d'excréments abandonnés précipitamment par un soldat, vous apercevez une fleur. Je crois que ce sera la plus belle fleur que vous n'aurez jamais vue. Pas parce

qu'elle est la seule à des milliers de lieues à la ronde. Mais parce qu'elle est fleur, et qu'autour d'elle le monde meurt. Alors, qu'elle soit fanée ou en pleine majesté, cela vous est égal. Cette fleur est déjà pour vous quelque chose de spécial. Et vous vous en souvenez. Et vous apprenez à l'aimer.

Eh bien, c'est pareil. Si l'immeuble d'en-face ne comptait pas autant d'amants loyaux, de cœurs souffrants ou d'adorables sots, tout ingénus et tout beaux, je l'aurais naturellement déjà remarquée, parce qu'elle aurait été la seule à luire. Non, pardon. Je veux dire que je l'aurais déjà *regardée*. Ça fait un an que je la remarque, chaque jour, en revenant des courses. Et rien. Rien du tout. Ça ne fait qu'une minute que je la regarde, et hop, coup de foudre. Paf. Comme ça. Je me promets d'encadrer la cigarette qui m'a fait me pencher à la fenêtre avec un si beau profit.

Un coup d'œil à ma montre m'apprend qu'il est 20 heures. La lumière décline. Je m'autorise encore dix minutes d'égarement dans la contemplation du mur de l'immeuble d'en-face où ma bien-aimée – elle ne le sait pas encore – tend son bras ganté et doré. J'aime à croire qu'elle le tend dans la mauvaise direction, qu'elle voudrait le tendre vers moi, et qu'elle me dessine une paire de moustaches. Mais... chut ! Perdons-nous encore quelques instants dans l'admiration de ce mur fantastique, ce mur aveugle où de faux reliefs inspirent de vrais sentiments.

Hmmm... Ça y est. Il fait trop sombre. Je ne la vois plus. Il ne me reste plus qu'à rabattre mes rideaux jaunes à pois rouges, cadeau de l'excentrique voisine du dessus, qui trouvait que les anciens, gris et poussiéreux, me rendaient triste. Maintenant, je suis toujours triste. Mais en plus, je suis ridicule.

Je retourne m'asseoir à ma table de dessin, pensif. Un Saint-Bernard esquissé à la hâte, impatient de voir son arrière-train croqué, m'y attend. Mais je ne fais rien. Je suis las. Je pense à autre chose, à quelqu'un d'autre, pas à lui, et il le sait. Nous nous regardons en chien de faïence trois bonnes minutes.

Au fait, qui est cette femme ? La fresque est supposée ne représenter que d'authentiques personnes, et je n'en connais pas la moitié. Vite, mon ordinateur. Voyons... « Lyon »... « Fresque »... Oui ! Ah, non. Pas celle-là. Celle-là non plus... voilà ! Celle-ci. Cherchons. Troisième étage... Cinquième balcon en partant de la gauche. Elle s'appelle... La reine de mon cœur se nomme... « *Diego Esteban de La Cruz* ». Peste. Voilà qui est... exotique. Mais non. Je me suis trompé. Je viens de nommer cet odieux hidalgo. Ma Divine s'appelle « Vanille ». Hum. L'arôme de ce délicat prénom flatte mon cœur et mes narines. « Vanille de la Rochefoucault (1796 – 1849), romancière, essayiste et philosophe française. Deux œuvres majeures ; *Le Monde sans étoiles* et *De l'esprit des dames* ». Une femme d'esprit ! Je le savais.

Je me lève et déambule dans le séjour de mon appartement, sous le regard perplexe de mon Saint-Bernard. Je m'arrête devant le tissu jaune et rouge criard qui dissimule un trésor dans la nuit. De l'esprit, certes. Mais une âme ?

Et je reste là, pensif. Puis, oubliant le dîner et le postérieur de mon silencieux compagnon, je choisis de me coucher.

Cinq jours plus tard, je pense encore à Vanille. Je tente parfois de souffler une colombe ou un rossignol de fumée depuis ma fenêtre jusqu'à la sienne, espérant lui arracher un étonnement ou un éternuement, n'importe quoi qui romprait la fixité de ses traits. En vain. Et plus j'y réfléchis, plus je trouve cela stupide. Elle mérite mieux qu'être courtisée - et empoisonnée - au tabagisme passif. De toute façon, je suis à peine capable de faire de beaux ronds de fumée, alors des oiseaux...

Son image est devenue pour moi une obsession. Je passe presque deux heures par jour à la contempler. Comment n'ai-je pas pu m'en rendre compte plus tôt ? Elle respire l'intelligence et la santé. Et moi, j'étouffe de chagrin parce qu'elle ne peut respirer tout court.

Internet est incroyablement avare au sujet de Vanille de la Rochefoucault. Je suis sûr qu'elle défendait de grandes causes. Elle parlait pour les silencieuses, s'agenouillait auprès des indigentes, relevait les vaincues. Je la vois dans son ascension, chevauchant un destrier qui se cabre pour la porter vers le ciel, désigner à l'humanité de sa plume le sommet d'un avenir radieux ! Le sexe est fort. Par contre, si l'espagnol un peu prétentieux à côté de mon héroïne pouvait juste se tourner dans l'autre direction, ou suspendre son chapeau sur son nez si long qu'on y ferait décoller un avion, je m'estimerais heureux. Ce bélétre la regarde *vraiment* de trop près.

Je décide de me changer les idées en allant rendre visite à mon réfrigérateur. Une glace me fera du bien. Je m'assieds et réfléchit en dégustant un demi-litre de vanille. Il me vient une idée. Un souvenir, en fait. J'avais, dans mes années folles, lu *Le Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac. Un vieux peintre de talent, Maître Frenhofer, montre à son élève comment doter la peinture d'un souffle. Raviver les couleurs qui dorment, revigorer les contours qui s'estompent, rappeler aux perspectives qu'une quatrième dimension est possible... Au contact des sentiments, la peinture prend vie. Et des sentiments, moi... ! Si j'en ai !

Je me relève en léchant avec application ma cuillère, plein de détermination et de fougue. Mais voilà qu'une sensation de froid m'engourdit. Pinceaux, palette et béret ronflent dans l'armoire depuis longtemps, troqués contre un crayon et une tablette graphique il y a plus ou moins sept ans. Pourvu qu'ils ne m'en gardent pas rancune. Je ne veux que pouvoir admirer une œuvre

dont les mèches et la robe ondulent lorsque j'y approche un sèche-cheveux les jours de pluie, une personne dont les lèvres puissent esquisser sans ambiguïté un « merci », une amie qui moque mes horribles rideaux sans les froisser – car ils sont susceptibles. Je veux que Vanille ne soit plus une nature morte. Et je m'en donnerai les moyens.

Jonglant entre les tiroirs de mon atelier, je réunis matériel et souvenirs de mon adolescence. Lissant avec tendresse les poils de mes vieux pinceaux, pressant affectueusement les tubes dont s'échappent quelques morceaux de peinture séchée, appréciant par des caresses le grain de ma palette usagée, je saisis ma poubelle, et y jette le tout. Inutile d'espérer un miracle d'outils aussi décrépits. Il m'en faut de nouveaux. Bref : c'est l'heure des emplettes !

Sitôt de retour, je m'empresse d'exercer mes talents en donnant des couleurs à mon demi-Saint-Bernard avec mes matériaux nouveaux. Sa truffe se remplit d'un élégant noir ébène, je crois l'entendre renifler ! Son poil se colore ici d'un roux noble et là d'un blanc neigeux ; ne va-t-il pas s'ébrouer ? Que d'émotions. Je suis sûr que s'il avait une queue, il l'agiterait volontiers.

Je continue à m'exercer pour tromper mon impatience. J'agirai à minuit, l'heure des amants. Mes mains tremblent. Allons ! Vous n'avez rien à craindre. La rue sera silencieuse, à cette heure. Si on me surprend ? Je jouerai à l'amoureux qui vient baiser le front de sa Muse pour lui susurrer « Bonne nuit ! ». Un rôle dans lequel j'excellerai. Oh ! Pourquoi m'inquiéter ? Tous ceux qui ont aimé et sont aimés me comprendront. Qui n'a jamais contemplé un être sublime au repos, n'attendant que son réveil pour l'envelopper de ses bras ? Ce passage de l'état d'objet contemplé à celui d'objet embrassé, voilà ce que je prétends rechercher. Souvenez-vous de Magritte. *Ceci n'est pas une femme*. Ça n'en est que l'image. Mais des couleurs justement disposées, des profondeurs habilement suggérées, des expressions finement dessinées achèveront véritablement cette nouvelle Joconde. Quant à l'hidalgo, j'allongerai sa barbe de cinq ou six pieds afin d'en faire le digne monument d'une époque révolue.

Les deux aiguilles de ma montre se joignent. C'est l'heure ! Je sens mon cœur faire des bonds. Les poches débordant de tubes et de pinceaux, le front orné d'une lampe de poche, je dévale l'escalier plutôt que je ne le descends, subtilisant au passage l'échelle du concierge, toujours aussi dur de la feuille, et m'aventure dans le silence de la nuit. Un couple passe. Je le salue poliment et attend qu'il s'éloigne pour traverser la rue. Les habitants de la fresque dorment, à cette heure-ci. Qu'importe ! J'allume ma lampe frontale. Appuyant précautionneusement l'échelle contre le mur rose, j'escalade les barreaux et m'arrête au troisième étage, le souffle court et l'air ému. Je ne serais

pas étonné d'apprendre qu'une tendinite a saisi ce beau bras arqué vers le ciel, depuis le temps que Vanille l'élève. J'inspire, trempe mon pinceau et me mets à l'œuvre.

À chaque instant qui passe, à chaque nouveau coup de pinceau effleurant délicatement la silhouette de Vanille, je sens croître au fond de moi un puissant malaise. Non pas que je suis en train de repeindre une œuvre-d'art appartenant à la municipalité avec la seule bénédiction que je me suis gracieusement octroyée, mais tandis que je vois les cils de Vanilles s'alléger, ses chairs s'alourdir, son dahlia se faner, son bras lentement s'abaisser, un doute horrible noue mes entrailles. De quoi suis-je tombé amoureux, au juste ? De la peinture ? De l'écrivaine ? De la femme ? Du mur ? Dans un geste si dramatique et lugubre que j'entends très distinctement mes articulations grincer, je recule mon pinceau et contemple mon œuvre.

N'est-elle pas meilleure ainsi ? Oui, oui, c'est une évidence. Comment pourrait-elle ne pas l'être ? Sa robe et sa chevelure ne sont plus agitées par un zéphyr imaginaire, à présent. Les pétales de son dahlia menacent vraiment de tomber, maintenant. Sa tache café-au-lait ne me semble plus tellement attrayante, tout compte fait...

Je reste là, perché sur mon échelle, à fixer mon œuvre, un peu stupide. Et malgré tout, je souris. Vanille devient humaine. Le temps l'emporte comme moi dans son sillage. La jeunesse éternelle qui lui était promise n'est plus. Sa peau se flétrira et ses yeux perdront leur éclat, comme les miens. Et ça m'est complètement égal. Si un corps doit devenir laid pour qu'il puisse être vrai, si la mort est l'offrande à souffrir pour êtreindre la vie, alors ainsi soit-il. Nous vieillirons ensemble.

Et, interrompant le cours de ces belles pensées, deux pupilles vertes plus tout à fait peintes pivotent et accrochent mon regard. La surprise me fait bondir. Je ne dois mon salut qu'au montant de l'échelle que j'attrape – brièvement – dans ma chute, m'évitant une rencontre à l'issue incertaine avec le trottoir. Cinq secondes plus tard, le postérieur tassé par terre au milieu de mes brosses et de mes couleurs, je lève la tête et vois l'être métamorphosé s'incliner vers moi. Je me relève, incrédule et grimaçant, puis hésite, bégaie, m'étrangle et fuis.

La nuit passe. C'est avec force suées et palpitations que je me lève le lendemain matin, tourmenté par ma lâcheté ou peut-être ma bêtise. *Qu'ai-je fait ?* Je l'ai condamnée... Par ma faute, elle va mourir ! Non, non. Je n'ai aucun regret. Elle vit maintenant. Elle vit ! Je vais pouvoir lui dire... pouvoir lui avouer... Elle va comprendre. Vêtu de ma chemise de nuit, je m'approche de la fenêtre, agrippant fébrilement un pan du rideau. Inspirant une bouffée d'air et de courage, je me résous à le tirer.

Vanille de la Rochefoucault est là, à son balcon ! Mais elle ne goûte pas aux charmes de ses nouvelles dimensions... Penchée par-dessus le garde-fou, mes tubes neufs vomissant leurs dernières gouttes colorées à ses pieds, elle caresse avec mon pinceau et une infinie tendresse les traits de son voisin l'hidalgo... qui m'aperçoit ! Il m'assène un clin d'œil... et un sourire narquois.

2469 mots